

Italie. Notes sur les avatars de l'hospitalité

Véronique Dassas

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dassas, V. (2018). Italie. Notes sur les avatars de l'hospitalité. *Liberté*, (320), 50–53.

Italie. Notes sur les avatars de l'hospitalité

Immigrer vers un pays d'émigrés et une Europe indifférente.

VÉRONIQUE DASSAS

J'habite au nord d'un pays du sud de l'Europe. Ce pays n'est pas mon pays ou plutôt si, car c'est celui qui m'habitait avant d'y vivre, et alors même que je faisais route vers le Québec, qui n'était pas mon pays non plus. J'y suis arrivée en été, celui qui précédait le novembre de l'élection du Parti québécois, en 1976. Oui, cette année-là, comme un repère inespéré. Si je fais le compte... et on finit toujours par le faire, longtemps j'ai eu deux pays mais désormais ils sont trois; j'ai des proches ici et là, alternativement lointains; j'ai vécu toute une vie à Montréal, ma ville, la tête pleine de racines imaginées et l'esprit hanté par les vignes, tantôt celles du Médoc tantôt celles qui s'agrippent aux Préalpes italiennes. Je n'ai jamais aimé les frontières, mais elles ne m'ont rien fait. Tout ce que je sais de la nation et de l'identité, ce sont mes amis québécois qui me l'ont dit et je les ai crus sans y croire. Je leur sais gré de leur patience, moi qui n'ai toujours pas compris de quoi il s'agit, et surtout de leur tolérance devant la candeur de mon impiété.

Nord/Sud

Je vis au nord de l'Italie, là où elle pourrait parfois ressembler à la Suisse si on n'avait crainte, ce disant, de se faire lyncher par les adeptes du *Eataly, made in Italy, produit 100 % italien...* Longtemps j'ai vécu avec l'idée, assez douce à mon oreille, que ce pays était libre de tout nationalisme. (« Nous sommes trop jeunes pour que le nationalisme existe, 1870, l'unité du pays, c'est hier. Celui de Mussolini ne fut guère qu'une sinistre parenthèse. Vous, les Français, vous ne

pouvez pas comprendre », je m'efforçais donc de ne pas comprendre.)

Je vis là où l'Italie est censée ressembler aux fantasmes des vieux sécessionnistes du Nord, si on donnait un instant crédit à leurs préjugés: plus propre, plus ponctuelle, plus industrielle, moins mafieuse (pour autant cela fait longtemps que *cosa nostra* a ses quartiers à Milan), bref plus civilisée. Mais plus civilisée que quoi? Que tout ce qui grenouille au sud, Rome comprise, puisque siège des institutions vendues au développement du *mezzogiorno*, ce Sud assisté, réputé paresseux, conspué par les obsédés du travail, qui fournit pourtant au pays bon nombre de ses fonctionnaires et de la main-d'œuvre, comme s'il en pleuvait, pour animer le fameux miracle italien de l'après-guerre. Il est clair que ce Nord est plus industriel, ce qui l'apparente sans doute davantage à la Ruhr qu'à la Calabre. Mais de là à vouloir faire cavalier seul, il y a un monde, celui de la folie identitaire et du profit.

Il faut regarder sous cet angle le *Rocco et ses frères* de Visconti, et imaginer ainsi plus concrètement tous ces Méridionaux qui migrèrent vers le nord, avec leurs mères vêtues de noir et leurs espoirs dans des valises en carton. Et cela bien avant que n'arrivent les réfugiés des guerres et de la faim. À cette Italie marquée par des migrations intérieures extrêmement importantes et une ségrégation intense entre ceux du Sud et ceux du Nord, il faut ajouter l'émigration des Italiens un peu partout, en Suisse, en Allemagne, en France et bien sûr dans les Amériques et en Australie. Il s'agit là d'un des aspects de la complexité de ce

pays, sans doute utile pour comprendre comment se jouent aujourd'hui l'accueil et l'intégration des immigrants.

Il est frappant de voir qu'on parle peu de ce passé d'émigration, sans doute parce que c'est une évidence. Il m'arrive pourtant de l'évoquer avec des amis qui, dans les années 1970, sont partis en Suisse et en Autriche travailler comme des bêtes pour des salaires de misère: « Les conditions de travail étaient dures, mais, comme on respectait les règles et on travaillait sans se plaindre, on n'avait pas de problèmes. Et puis les gens pouvaient être gentils. » A. me raconte des gestes, un croissant offert à son petit garçon, un sourire... Sa voix qui vacille me fait avaler la petite plaisanterie malveillante sur la gentillesse légendaire des Autrichiens envers les étrangers qui me brûlait les lèvres. Elle continue et m'explique que ce n'était pas comme aujourd'hui, ici, en Italie, où tous les immigrants sont logés, nourris et se promènent sur la place avec leurs téléphones. On discute, elle reste sur ses positions anti-immigrants, et moi je me demande tout à coup de quoi je parle. Et puis, alors qu'il n'avait rien dit jusque-là, son mari s'anime: « Ce sont de pauvres diables comme nous. »

« Ce que les gens d'ici ne pardonnent vraiment pas à ces immigrants, c'est de traîner dans les rues et sur les places », me dira quelqu'un d'autre, dans une conversation du même genre. Et c'est sans doute vrai: traîner et palabrer, pour tous ces montagnards pressés, durs à la tâche et peu diserts, cela ressemble fort à un péché mortel. Un crime contre le travail, le pire.

Pendant la dernière campagne électorale, les discours hargneux des différents partis de droite ont changé de cible. En particulier ceux de la Lega, le parti qui prônait il y a quelques années encore la sécession du Nord et la création d'une fédération (et s'appelaient alors la Lega Nord), mais qui désormais racole au sud. Après avoir mis longtemps sur le dos des Méridionaux et du gouvernement italien toutes les difficultés de la péninsule, ils désignent désormais d'autres coupables : l'Europe et les immigrants. Translation simple

Comment se fait-il que les immigrants soient si bien traités alors que tant d'Italiens sont abandonnés à la misère ? Question venimeuse s'il en fut.

et efficace : du coup, les discours se sont débridés. Les démagogues se sont gonflés les plumes et ont clamé sur les toits et les antennes que l'immigration menaçait les classes les plus pauvres en monopolisant les aides gouvernementales. Comment se fait-il que les immigrants soient si bien traités alors que tant d'Italiens sont abandonnés à la misère ? Question venimeuse s'il en fut. Réponse : priorité aux nationaux, stoppons l'invasion, sauvons le pays, mais pas par racisme, dirent les plus malins, par instinct de survie. Et l'on vit des militants de CasaPound (en référence à Ezra Pound), un groupuscule que l'on pourrait qualifier de postfasciste, faire des distributions de denrées alimentaires strictement réservées aux Italiens... Quand l'extrême droite fait

son beurre avec la justice sociale, le cauchemar n'est pas loin.

En lisant, relisant les rapports des ONG et des organisations internationales et les enquêtes des quelques médias qui ici font leur travail correctement sur la condition des réfugiés, on voit effectivement arriver le pire : celui que préfigurent les fascistes enhardis par la peur, certes, et celui qui est déjà là, sous les tentes des camps de réfugiés, pas seulement dans le Sud, mais aussi en pleine Rome, sous la neige en ce mois de février, dans les camps qui suivent les frontières avec la France à Vintimille ou à Bardonecchia, avec la Suisse à Côme ou avec l'Autriche ou la Slovénie, sans parler de ceux de Lesbos en Grèce ou des côtes libyennes. La mer Méditerranée est un cimetière. Les frontières de l'Europe sont des camps de concentration. Et il y a quelque chose d'indécent à l'écrire encore, alors qu'on le sait, alors qu'ils ne seront démantelés ni demain ni après-demain et que partout on s'accorde à vouloir faire des économies sur le sauvetage en mer qui, décidément, coûte trop cher. Alors qu'on continue de faire croire que les migrations vont s'arrêter si on met en place des politiques efficaces de dissuasion.

Elle

Elle vit dans une maison à côté de la mienne, une maison propriété de l'Église et gérée par le curé du lieu, affairé, effaré, débordé par tous ceux qu'il doit secourir et qui ne cessent d'arriver dans les petites paroisses dont il s'occupe. Elle s'appelle Gift, elle a 26 ans et a débarqué en Sicile il y a trois ans, partie de la province d'Edo, au sud du Nigeria. Elle a pris un taxi avec cinq inconnus, traversé le Nigeria et le Tchad jusqu'à la frontière avec la Libye qu'elle a passée dans un camion. Elle n'avait jamais vu la mer, elle a eu peur, mais les passeurs ne donnent aucune possibilité de revenir en arrière, à moins de leur laisser l'argent du voyage. Elle a donc pris un bateau pour arriver en Sicile, puis une voiture vers le nord. Pour elle,

les frontières sont terrifiantes et pourtant sur leur passage, sur les conditions exactes du voyage, elle reste vague, parfois muette. Avant de se retrouver dans le minuscule bourg que nous habitons, Gift a passé quelques mois dans un village de montagne voisin. Dominant une vallée superbe, quelques maisons éparses et un ancien couvent offert par la paroisse pour héberger des réfugiés. Sueglio, avec ses 144 habitants, est l'un des villages de la région qui accueille sans accueillir, mais accepte quand même d'avoir sur son territoire quelques étrangers. C'est ce qu'on appelle *l'accoglienza diffusa*, l'accueil diffus, c'est-à-dire réparti sur tout le territoire de la péninsule pour favoriser l'intégration. Mais dans ce bled perdu où l'on arrive après cinq kilomètres de lacets à flanc de montagne, quelle intégration peut-on attendre ? Pour travailler, pour rencontrer des gens, pour faire des courses, il faut redescendre...

Les quelques jeunes femmes pas très réveillées, assises docilement autour de la pièce et qui me regardent ce matin-là avec une indifférence teintée de gogue-nardise forment un petit monde étranger à ce qui les entoure ; leurs regards sont ailleurs, elles veulent apprendre l'italien, apprendre à faire de la pizza, mais me disent en anglais qu'elles font la cuisine de leur pays avec des ingrédients qu'elles achètent dans l'épicerie chinoise d'une petite ville 30 kilomètres plus loin ou que leurs familles leur envoient. Elles survivent pour le moment et, dans un sens, c'est déjà pas mal. Toutes sont rescapées de réseaux de prostitution. La traite des jeunes Nigérianes est connue, documentée, elle part du sud du Nigeria, est organisée par des femmes de la région qui servent d'intermédiaires. Elles promettent monts et merveilles aux familles pour leurs filles : boulots ou formation, et à l'arrivée en Italie mettent leurs recrues au « travail », histoire de payer le voyage et les frais qui parfois représentent des sommes astronomiques et évidemment sans rapport avec la réalité. Ces réseaux

existent depuis longtemps, mais ont pris de l'ampleur depuis que les jeunes filles arrivent avec le flot de migrants passés par la Libye et embarqués sur les esquifs qu'on sait. C'est plus dangereux, mais cela coûte moins cher aux organisatrices que l'avion et les faux passeports d'antan. Et à l'arrivée, les camps de réfugiés servent de terrain d'exercice avant de plonger dans un autre enfer, celui des trottoirs des grandes villes ou des bords de nationales.

Gift s'en est peut-être bien tirée, mais son silence n'est pas très convaincant. « Sous la torture, les jeunes Nigériennes ne te raconteraient pas leurs parcours d'arrivée, au moins pour la plupart », me dit Serena G., une amie qui travaille avec des réfugiés dans une coopérative sociale de la petite ville prospère de Sondrio, à deux pas de la Suisse. Gift parle peu, en effet, un anglais chancelant que pas grand monde ne comprend au village. Trois ans en Italie et à peine quelques mots d'italien ; c'est que l'accueil des immigrants s'est organisé dans l'urgence extrême et s'est poursuivi sur ce mode-là, au grand dam des différents « opérateurs sociaux » – c'est ainsi qu'on désigne ces gens, pour la plupart si vivants, si actifs, si engagés. « Il faudrait que nous soyons passés depuis longtemps de l'accueil en urgence à un véritable système d'intégration, mais on est loin du compte », se désole Serena qui continue, comme des milliers d'autres petits soldats, de vaquer, justement, à tout ce qui urge au quotidien pour les familles de réfugiés : logement, cours d'italien pour les adultes, écoles pour les enfants, visites médicales, soutien psychologique, etc. Au début, on a improvisé avec les coopératives, les bénévoles, l'Église. Tout le monde y a mis du sien sur le terrain, avec une solidarité hors du commun qui aujourd'hui parfois s'épuise, parfois s'exacerbe devant les scandales trop flagrants comme la énième évacuation de Baobab – un accueil de rue pour les immigrants, à Rome – par la mairesse Virginia Raggi (qui est membre du M5S,

Movimento 5 Stelle, désormais la formation politique la plus représentée au Parlement). Baobab était une merveille d'auto-organisation efficace et chaleureuse, elle a été vidée *manu militari* à l'été 2017...

Lui

L'homme de Gift s'appelle Smart, elle l'a rencontré sur le bateau, ensemble ils ont un enfant. Il a failli être engagé par une entreprise locale, puis remercié parce qu'il avait fumé du hasch. Il travaille aujourd'hui dans une scierie. La drogue circule ici comme partout, et se mêlent parfois aux petits trafiquants locaux des Marocains ou des Albanais, ou des membres des mafias nigériennes, organisées, puissantes et que *cosa nostra* a pris tout de suite au sérieux. Ce sont des fantassins de choix, les boss mafieux italiens leur auraient interdit le port des armes à feu, concédé celui des machettes et des haches, ce qui ne manque pas de faire parler sur les places, dans les journaux et les cellules fascistes de la région. Il n'en manque pas. Pourquoi donc faire allusion à ces faits qui nourrissent tellement la vindicte des racistes ? Justement parce qu'il ne sert à rien de nier une évidence qui ne devrait ni surprendre ni effrayer : parmi les réfugiés, le taux d'enfants de chœur n'est sans doute pas très différent de celui de la population en général. Et puis franchement, peut-on attendre de qui que ce soit de réagir la tête baissée à la misère et à l'humiliation ? Cela dit, la criminalité n'augmente pas ces dernières années et la proportion des immigrants impliqués correspond à celle de leur présence sur le territoire, quoi qu'en disent ceux qui cherchent à mettre de l'huile sur le feu. Puis, si on tient à parler de criminalité, à propos de l'immigration mais 100% italienne cette fois, il faudrait citer ces quelques coopératives fantômes, rares bien sûr, qui ont détourné les fonds publics destinés aux immigrés, ou le *caporalato*, système dominé par les mafias, surtout dans le secteur de l'agriculture et du bâtiment, et qui

fournit de la main-d'œuvre (migrante ou autre) aux patrons à des prix défiant toute concurrence. Une version actuelle du marché d'esclaves.

Gift et Smart restent malgré tout dans la situation de ceux qui ont eu de la chance : ils ont fini après leur arrivée par obtenir des papiers pour deux ans qui viennent à échéance dans quelques mois. Il est cependant probable que leur permis de séjour sera prolongé pour deux ans encore. Ils bénéficient du solide système de secours des organisations catholiques et de la bienveillance des habitants du village qui, s'ils ne fraternisent pas vraiment, font les courses, donnent des vêtements à cette petite famille qui est perçue à juste titre comme de passage.

Eux

Les plus vulnérables aujourd'hui, ce sont les victimes de traite, et les mineurs non accompagnés, ils sont devenus la priorité du système d'aide aux migrants ces derniers mois. Filtrer les arrivants, selon la formule allemande qui attire bien des modérés parmi les opposants à l'immigration, réglerait, entre autres, ces problèmes particuliers. Filtrer, sélectionner, vieux fantasmes de l'eugénisme et réalité des lieux de triage, des lieux d'administration bureaucratique de la mort, du pouvoir d'absoudre ou d'anéantir. Absolument sinistre.

Le fameux « aidons-les chez eux », lancé par Matteo Salvini de la Lega désormais au pouvoir, et repris malencontreusement par Matteo Renzi (ex-dirigeant du Partito Democratico, pseudo parti de gauche en déroute), est une façon en apparence plus amène (et en fait plus inique) de botter en touche, d'autant que les migrations d'aujourd'hui ne sont pas tout à fait étrangères à quelques décennies d'exploitation postcoloniale de l'Afrique, et que l'aide au développement dans ce cadre n'a jamais connu, semble-t-il, de réussites fulgurantes.

Tous les candidats aux élections du 4 mars dernier, à de très rares exceptions

près, ont juré de bloquer les arrivées. Et le gouvernement italien s'y emploie depuis des années sans succès évident, à coups de milliards d'euros dans le cadre d'accords avec la Libye, d'abord avec Kadhafi dès 2008, puis en 2012 et encore en 2017 par l'entremise de l'ex-ministre de l'Intérieur Marco Minniti. Palmarès impressionnant : on a limité l'action des ONG en mer, et aidé les garde-côtes libyens à empêcher les migrants de s'embarquer pour l'Europe. Ceux-ci sont désormais parqués dans des camps surpeuplés en Libye. Ce qui s'y passe est connu : absence totale de soins médicaux et d'hygiène minimale, torture, viols et mauvais traitements en tous genres. Les témoignages des détenus, car ces camps sont de véritables prisons, sont insoutenables. Si bien qu'Amnistie internationale demande aujourd'hui qu'on évacue ces camps de toute urgence, que l'ONU s'inquiète, de même que la Commission européenne qui pourtant s'en était remise à l'Italie pour les tractations avec les Libyens.

Tous se sont également engagés à renvoyer ceux qui ont été acceptés provisoirement mais qui ne se sont pas intégrés (comprendre : qui n'ont pas de travail) et les clandestins, bien sûr. Berlusconi pour sa part a promis d'expulser les 600 000 migrants arrivés en Italie depuis 2014. Tout le monde sait qu'il est impossible de le faire, ne serait-ce que financièrement. Tout le monde sait que le travail est rare, que c'est là une donnée structurelle. Tout le monde sait que malgré la millimétrique reprise économique qui fait s'enthousiasmer les faibles d'esprit qui s'en croient responsables, de travail il n'y aura pas davantage car, qu'on se le dise, il est en voie d'extinction au moins sous ses formes actuelles. Tout le monde sait que l'immigration ne cessera pas, car dans un monde en guerre, où l'économie post-fordiste est en crise chronique, où cette crise est encore aggravée par les perturbations du climat (en Europe, elles provoquent quelques chutes de neige incongrues, mais elles tuent en



Afrique), les gens bougent, en quête de la vie meilleure qu'ils imaginent ou qu'ils ont vue passer sur un écran. Tout le monde saura sans doute très vite que les solutions de droite ne sont pas plus efficaces que celles du gouvernement dit de centre gauche, déconfit le 4 mars dernier.

Nord / Sud, encore

Les électeurs ont tracé une fois de plus une démarcation nette entre nord et sud du pays : au nord, un centre droit qui penche vers l'extrême droite ; au sud, une démagogie qui emprunte des idées à gauche et à droite. Partout un scepticisme montant par rapport à l'Europe. Partout une défiance décomplexée pour les vieilles élites politiques ou autres. Et à cette enseigne, le péril est généralisé.

Longtemps, j'ai cru que l'étranger pouvait, sous un profil avantageux, être une figure de l'hétérodoxie, statut qui pouvait parfois le faire apprécier des anticonformistes, ce qui, j'en conviens, n'est pas une catégorie très utile. Le réfugié, lui, est sans doute plutôt une sorte de révélateur. Il coule dans les failles du système indigène : ses signaux de détresse en soulignent le tracé. Ce qui le rend à la fois objet de commisération, objet de vindicte mais aussi terriblement commun.

C'est sur le terrain de ce commun qu'il y a quelque espoir. **L**

♦ **Véronique Dassas** est journaliste et traductrice. Elle vit en Italie.